



Antonin André / Karim Rissouli, *Conversations privées avec le président*, Paris, Albin Michel, 2016, ISBN-13: 978-2226325044.

Pourquoi s'intéresser maintenant à un livre qui a fait un certain bruit à la fin de l'été dernier (mais moins toutefois qu'un produit similaire, « *Un Président ne devrait pas dire ça...* » de Gérard Davet et Fabrice Lhomme) ? Pour constater d'abord sa très rapide obsolescence et une certaine vanité générale, de la part des journalistes qui recueillent et diffusent ces

confidences, de celui qui les fait dans un apparemment irrépensible besoin de se confier et d'être écouté par des personnes qui ne sont pas de la Cour. Ce besoin exprime sans doute une certaine forme de solitude dans l'exercice d'un pouvoir sans cesse occupé par les intrigues courtoises. Cette solitude incite incontestablement à réfléchir à une évolution des institutions vers davantage de publicité, de collégialité et de contact avec le réel, mais là n'est pas notre objet. Que retenir à peine six mois après la parution ? Laissons de côté les trajectoires courtoises. Retenons certains pronostics, souvent justes (le doute quant à la solidité de la popularité d'Alain Juppé), certaines élisions (Hollande voit la fragilité politique et psychologique de Sarkozy, mais ne prévoit pas l'ascension de Fillon), des rancœurs (l'espionnage photographique au sein même de l'Élysée, dont il dit à deux reprises qu'il était téléguidé), la fierté d'avoir fait intervenir l'armée française au Mali, d'avoir aidé la Grèce à rester dans la zone Euro lors du sommet du 12 juillet 2015, d'avoir avec Angela Merkel arraché le 1^{er} février 2015 l'accord de Minsk pour stabiliser la situation en Ukraine, le regret de n'avoir pas été suivi par Obama (un froid calculateur, selon Hollande) en Syrie en août 2013 et de laisser les mains libres à Poutine dans ce pays, le sentiment d'avoir été à la hauteur lorsque notre pays a subi de graves attentats, même si la question de la déchéance de nationalité a été mal abordée. Aucune illusion sur le personnel politique en général (y compris sur son premier ministre Manuel Valls) et encore moins sur certains grands industriels, en particulier Bolloré, « catholique intégriste » qui « éradique » tout ce qui s'oppose à ses convictions. Certain homme politique, dont il est beaucoup question en ce moment, est manifestement apprécié : Macron, « plus étatiste que libéral », connaît davantage l'entreprise que la finance, car, dans la banque Rothschild, son rôle était de restructurer des industries, et, bien que non élu, il a en revanche une solide expérience internationale et est bien connu des Allemands. Angela Merkel, « c'est la plus simple, la plus facile à comprendre », car elle voudra toujours attaquer de front le problème et trouver un compromis (un procédé propre à la démocratie parlementaire, nous permettrons-nous d'ajouter), mais, « il n'y a pas d'amitié ». On découvre un homme au fond plutôt sympathique, victime de son ambition et d'une organisation du pouvoir dont on peut penser qu'elle n'est plus adaptée à notre époque, et on peut s'étonner d'une certaine forme de légèreté, de détachement par rapport à ses lourdes responsabilités. Le sentiment d'avoir trop promis sur le plan social et économique, la nécessité de combattre le terrorisme islamiste, un attachement sincère, mais purement défensif à l'Europe, une certaine naïveté inciteraient presque à une certaine indulgence, s'il n'y avait l'absence totale de certains problèmes, par exemple la dégradation de la situation dans l'Éducation nationale, notamment après la réforme du collège, qui, entre autres points négatifs, a gravement mis en péril l'enseignement de l'allemand dans notre pays au pire moment qui soit. Il est vrai que ces questions n'intéressent ni ne concernent vraiment nos énarques. L'essentiel a été préservé, certes, Hollande n'est pas Attila... Et pourtant : un quinquennat perdu pour notre pays et pour le projet européen, cette conclusion s'impose. François GENTON.